

La fortune des Chassagnac

Quatre nouvelles

La fortune des Chassagnac

L'enfant du curé

Le royaume d'Esclarmonde

Le bollosse

La fortune des Chassagnac

*L'amour de l'argent est
la racine de tous les maux.
L'ecclésiaste*

– Jamais vu ça ! Jamais vu ça ! Mon pauvre Milou, marmonnait Augustin.

Le seul interlocuteur d'Augustin, vieil homme courbé par les ans, était un chien de berger à la toison broussailleuse, épaisse et noire. C'était un vieux compagnon qui l'accompagnait en permanence et qui répondait au nom de Milou.

Les yeux vifs du chien qui perçaient à travers les longs poils, témoignaient d'une écoute bienveillante pour les monologues de son maître. Ce vieux grincheux n'avait plus guère que ce compagnon à qui exprimer tout son désarroi. Non seulement, Augustin était veuf, mais son âge et sa surdité l'isolaient. Milou était désormais le seul qui lui prêtait une oreille attentive et dévouée.

À la Bachellerie, sa ferme perdue au fin fond du Cantal, il pestait contre la sécheresse qui, en cet été 47, avait réduit la prairie d'embouche, qu'ils arpentaient tous les deux, à quelques touffes disséminées sur le sol, laissant apparaître une terre grise et poussiéreuse. Les vaches, ne pouvant pâturer dans ce désert, s'étaient rassemblées, somnolentes, à l'ombre de deux grands châtaigniers. Les matins étaient chauds et les midis brûlants. Dans le ciel sans nuages, il n'y avait aucun espoir.

Sa tournée terminée, Augustin vint s'asseoir à sa place, au bout de la table de la grande cuisine en attendant que le repas fût servi. Ernestine, sa bru, s'affairait devant ses fourneaux, guettant le reste de la famille Chassagnac qui n'allait pas tarder à revenir du marché.

Seul, appuyé sur sa canne, comme à son habitude, il continuait son discours à voix basse.

– Ah, mon pauvre Milou ! J'ai jamais vu ça ! Jamais depuis une éternité que je suis ici. C'est cette putain de guerre qui a tout foutu en l'air ! Depuis 42, chaque année, c'est la misère. Le puits est à sec. Il faudra qu'on aille encore, en bas de la colline, aux Bories, cet après-midi, pour remplir des bouteilles d'eau bonne à boire.

Milou, allongé au pied d'Augustin, approuvait ces propos d'un œil résigné. Tandis que le vieux sentait le sommeil l'envahir, Milou, regardant son maître, se laissait gagner à son tour par une douce somnolence.

Quand ils furent tous rentrés du marché, le tohu-bohu et le va-et-vient finirent par réveiller l'ancêtre. Il voyait tout ce petit monde s'agiter. Hélas, il n'entendait presque rien. C'est sa petite fille, Henriette, qui s'approcha et se penchant à son oreille, lui dit avec douceur.

– Coma va ti, le père ? T'as ti ben dormi ?

– Oh, mal... tu sais, à mon âge, le sommeil...

– Je trouve que t'as bonne mine.

Un sourire éclaira un instant les yeux humides du vieil homme.

Malheureusement, Augustin, comme à l'accoutumée, ne put participer à la discussion animée qui s'ensuivit. C'était surtout Léon, son fils, qui parlait haut et fort. Depuis quelque temps, un mot revenait souvent que le vieux voyait se dessiner sur les lèvres de Léon « vendre, vendre ! »

– Moi vivant, on ne vendra pas la Bachellerie, lançait-il tout à coup d'une voix forte, accompagnée d'une lueur dans l'œil qui surprit toute la tablée familiale habituée à l'apathie coutumière du vieil homme.

– Attends, le père ! On n'en est pas là, dit Léon en se rapprochant au maximum de l'oreille droite qu'il savait moins atteinte. Cela dit, qu'est-ce que tu penses de cette saison ? Ce matin, je me suis résigné à vendre quatre vaches. Et tout ça, c'est du lait en moins.

Le vieux bourru se contenta de grommeler.

– On en a vu d'autres « bou diou ».

– Je suis comme toi. Je n’ai pas envie de vendre, mais, c’est sûr, on ne sait pas comment on va s’en sortir.

– On en a vu d’autres, maugréait Augustin dans sa barbe.

Le vieux, ne voulant rien ajouter, se tourna vers son chien qui, ayant compris l’invite, se leva prêt à suivre son maître à la trace. La famille, gênée, vit le vieil homme, courbé sur sa canne, s’éloigner d’un pas lourd, son compagnon collé à ses talons.

Léon rompit le silence pour rapporter les propos qu’il avait échangés avec ses amis fermiers, tous pessimistes.

Il rappela, une fois de plus, la conversation qu’il avait eue, plusieurs fois, avec son beau-frère Géraud. Ce dernier avait franchi le pas et s’était installé depuis deux ans à Paris comme bougnat, une activité qui alliait la vente de charbon avec un bistrot. « Encore qu’au jour d’aujourd’hui, lui avait confié Géraud, le bistrot marche mieux que le charbon. Ce qui n’est pas plus mal, car c’est moins fatigant et plus rentable ».

Géraud avait ajouté :

– Léon, tu as une chance inouïe d’avoir, en plus de tes qualités personnelles, ta femme et ta grande fille qui ont la santé et qui en veulent. Elles me semblent même tout à fait taillées pour ce boulot.

Léon était très sensible aux arguments de Géraud qui depuis qu’il avait réussi à la capitale, aimait pérorer à

l'aide de formules un peu creuses, mais qui, assénées avec une belle assurance, lui valaient une solide réputation de sagesse et d'expérience.

– Léon, toi et ta famille, il faut vous ouvrir sur le monde pour vous épanouir.

Ce genre d'arguments nébuleux était bien fait pour emporter la décision d'un homme qui hésitait encore.

– Les femmes, déclara Léon, maintenant qu'ils se trouvaient seuls autour de la table. Ma décision est prise. Je compte sur vous pour préparer le papé. Ma petite Henriette, s'il y a en a bien une qui peut faire pencher la balance, c'est toi. Le papé, il t'adore.

– C'est pas facile.

– Pense à la vie que tu pourrais avoir en ville. Pourquoi pas devenir une dame à chapeau ? Des affaires, il y en a. Géraud m'a promis de m'en reparler aux prochaines vacances et de me présenter quelques opportunités en région parisienne.

L'année suivante, le dimanche après le 14 juillet, c'était la fête votive à Marsac. A cette occasion, tous les « Parisiens » mettaient un point d'honneur à revenir au pays pour s'exhiber sous leur meilleur jour. Il y avait des signes qui ne trompaient pas. C'était d'abord l'automobile, plus ou moins neuve et plus ou moins chère, et ensuite les toilettes des femmes, détaillées d'un œil très sûr par les commères, assises sur le pas de leur porte.

Cette année, Géraud était arrivé avec une « traction avant Citroën 15 chevaux » flambant neuve. Au café Chez Martial, il avait tenu son rang à l'apéritif, entouré d'une belle brochette d'admirateurs auxquels il avait offert le pastis, tout en donnant un aperçu de sa réussite dans la limonade et le charbon.

Bien entendu, il avait prévu un déjeuner à la Bachelerie pour voir la famille. Il n'eut pas besoin de faire beaucoup d'efforts pour démontrer combien il avait eu raison de tenter sa chance à Paris. Il était sûr de lui et son épouse était d'une élégance à faire pâlir d'admiration et de jalousie toutes les femmes de Marsac. En la détaillant, Ernestine et Henriette commençaient à rêver et se voyaient déjà en Parisiennes.

— Pour vous, je vais vous dire, je crois qu'il faudrait acheter une affaire en limite de Paris. La banlieue est en plein boum et ce qui n'est pas négligeable, vous en viendrez, l'immobilier est plus abordable.

Le soir, quand le papé fut parti, les Chassagnac ressassèrent à nouveau tous les bons et précieux conseils de Géraud. Ils avaient des étincelles plein les yeux.

— On ne peut plus continuer comme ça à s'épuiser sur une terre qui ne nous nourrit plus, dit Léon. Les femmes, il faut vous charger de persuader le papé. Moi, je m'occupe de trouver des acheteurs pour la ferme.

Quand Augustin vit des étrangers visiter le domaine, et même, suprême affront, entrer dans la maison sans saluer ni même se présenter et, ensuite prendre leur temps pour scruter le moindre recoin, il eut le sentiment qu'une page venait de se tourner. Il n'était plus chez lui.

Après le déjeuner, il partit d'un pas lourd pour sa promenade quotidienne, suivi de son fidèle Milou. Il s'assit, comme d'habitude, sur le banc de pierre derrière la grange.

– Milou, on n'est plus chez nous, je le sens. On nous pousse vers le trou... Pourtant, la Bachellerie, c'est ici que je suis né. A l'époque, on naissait chez soi. Quand le médecin est arrivé, j'étais déjà sorti et je gueulais.

L'évocation de cette fameuse naissance, maintes fois racontée par Adèle, sa maman, lui arracha un sourire fugace et une bouffée de nostalgie.

– C'est ici qu'on a fait la fête pour le mariage avec ma chère Marie. Je regrette que tu n'aies pas vu ça. Tout le village était là. On a mangé, on a bu, on a rigolé, on a chanté des refrains du pays. Entraînés par deux cabrettes et une vielle, on a dansé jusqu'à l'épuisement des bourrées endiablées, rythmées par des coups de sabots et des battements de mains. Je me souviens qu'il faisait chaud. Tous les invités voulaient trinquer avec moi. Vers minuit, quand les garçons d'honneur nous ont accompagnés, la Marie et moi, j'étais cuit. Arrivé dans la chambre, je me suis effondré sur le lit et j'ai ronflé. Marie, ma bonne Marie, m'a déshabillé et s'est endormie près de moi. Pour la

bagatelle, heureusement qu'on avait « fait Pâques avant Rameaux... ». De toute façon, on s'est bien rattrapés après.

Le chien était hypnotisé, comme chaque fois qu'Augustin débitait un de ses longs monologues, conscient de la place qu'il occupait dans le cœur de son maître.

– Milou, tout ça, c'est fini ! Les jeunes aujourd'hui, ils ne rêvent que d'une chose, partir pour faire fortune et abandonner la terre. Ça ne me dit rien de bon, ça se terminera mal. Dans notre maison, maintenant, il y a des étrangers qui entrent sans frapper et sans même saluer le maître. Il faut qu'on disparaisse.

Le vieux qui lisait, à livre ouvert, dans les yeux de son plus fidèle compagnon, y vit une approbation muette, certes, mais néanmoins totale. Il se dirigea vers l'atelier, suivi de son chien. Il y entra, prit une corde et un flacon de mort aux rats.

En fin d'après-midi, toute la maisonnée trouva Antonin pendu à une poutre de la grange, à l'aplomb de ses pieds, étendu sur la paille, son chien fidèle gisait, inerte.

Les jours qui suivirent furent moroses. Léon avait du mal à meubler les silences. Le malaise était patent autour de la table ; le siège irrémédiablement vide du papé plombait l'ambiance. Avec sa disparition brutale, le vieil Antonin, bien que sourd et silencieux de son vivant, laissait un grand vide et une immense tristesse.

Léon savait que dans ces moments de déprime, le meilleur remède, c'est l'action.

– Allo, Géraud. Tu sais, la mort du vieux a du mal à passer. La vie à la ferme, c'est devenu un cauchemar.

– Je comprends ça, Léon. Voir le père s'en aller comme ça... Écoute, je crois que c'est le moment de tourner une page et de te tenter une nouvelle vie pleine de promesses...

– Il y a des acheteurs pour la ferme. C'est bien avancé. Je vais accélérer. De toute façon, on conservera la petite maison de la tante Noémie dont nous avons hérité. On y transportera les quelques meubles auxquels on tient. Comme ça on gardera une attache au pays...

– Je suis à tes côtés, tu le sais. Dans le malheur, n'oublie pas, nous autres, Auvergnats, on se serre les coudes. Je vais revoir les deux affaires qui pourraient te convenir en région parisienne et, toi, tu me tiens au courant pour la vente de La Bachellerie.

Fort du soutien sans faille de son beau-frère, Léon franchit le pas et vint début 49 ouvrir un bistrot à Saint-Germain, une charmante bourgade de Seine-et-Oise. Pour se lancer, il avait opté pour un Café-Bar bien placé, en centre-ville. Il fit le choix de ne pas s'occuper de la vente de charbon pour laquelle il ne se sentait aucune disposition.

Au début, l'installation fut précaire. Il fallait loger dans deux chambres, au-dessus du commerce et surtout,

il fallait apprendre un nouveau métier. Heureusement, solidarité auvergnate oblige, Géraud leur prêta un serveur qui enseigna à ces paysans, en quelques semaines, les pièges à éviter et quelques secrets pour bien lancer un bistrot.

Léon, jovial et débonnaire, se sentait très à l'aise, toute la journée derrière le bar. A ses côtés, Ernestine se révélait à la caisse comme un rouage essentiel.

– Rien ne lui échappe, aimait à dire Léon, fier comme un coq.

– Bon sang ne saurait mentir ! avait ajouté son beau-frère Géraud, venu prendre la température de cette petite affaire qu'il avait mise sur les rails.

Le soir, en comptant la recette, les deux époux, le sourire aux lèvres, ne regrettaient pas d'avoir franchi le pas. Pour Léon les journées étaient longues, douze à quatorze heures, mais cela en valait la peine. La réussite était au bout, il le pressentait.

La seule qui avait du mal à s'adapter était Henriette. De tempérament rêveur et délicat, elle devait se forcer pour paraître aimable envers cette clientèle un peu rustre. Il faut dire qu'Henriette avait fréquenté le collège Notre-Dame-de-Saint-Flour. Et même qu'en un temps pas si lointain, elle avait été « enfant de Marie » pour le plus grand bonheur de sa maman.

– Dès que notre affaire sera bien lancée, dit Léon. On se mettra en quête d’une maison avec des dépendances pour avoir de l’espace et aménager un chez-soi.

Quelques mois plus tard, en discutant avec les clients, il eut vent de quelques bonnes affaires. Les rares jours de congés furent, dès lors, destinés à la visite de biens immobiliers.

Ils finirent par trouver un ancien corps de ferme qui ne manquait pas d’allure, avec des granges en bon état et, sur le devant, une boutique de brocante.

Le brocanteur était un vieil homme affable, qui leur vanta la bonne marche de son affaire.

– Avec tous ces nouveaux arrivants dans nos banlieues, fanas de meubles anciens et autres vieilleries qui les rassurent, mon chiffre d’affaires explose ! Dommage que je sois si vieux.

– Moi, je te verrais bien faire tes premières armes dans une boutique comme celle-là, hasarda Ernestine à sa fille.

Quelques mois plus tard, la famille Chassagnac officialisait devant notaire, l’achat de cette propriété qui demandait quelques aménagements et rafraîchissements, c’est certain, mais qui en valait la peine.

Et puis, il y avait cette boutique pleine de vieilleries, que voulait bien leur céder l’ancien gérant. Il se nommait

Lentignas, c'était un bonhomme à l'œil vif et à l'aspect un peu bourru. Mais lorsqu'il parlait de son affaire, il faisait preuve d'un goût très sûr et d'une solide connaissance dans tout ce qui concernait le bric-à-brac de son magasin.

Cet homme avait le parler sonore et rassurant des gens du Sud-Ouest dont il était originaire. Henriette, en faisant le tour de son magasin, prit un réel plaisir à l'écouter.

Devant le vif intérêt de la jeune femme, il se proposa de lui faire découvrir quelques ficelles du métier.

– Je pourrai vous apprendre, entre autres exemples, la différence qu'il peut y avoir entre une commode Louis Philippe et une Charles X, entre un fauteuil Louis XVI et un fauteuil « Retour d'Egypte », ou les particularités de la perspective dans un tableau ancien. Vous verrez, tout ça, c'est passionnant !

Léon, ravi de voir Henriette aussi investie, parvint à négocier l'achat du bien immobilier et l'achat différé du fonds de commerce de la boutique ; mais à la condition expresse que Lentignac épaula sa fille, pendant une année au moins, afin de lui apprendre les subtilités du métier.

Et c'est comme cela que la petite fermière du Cantal se retrouva patronne. Elle se découvrit une passion pour la recherche et l'achat du « matos » chez les particuliers et dans les ventes aux enchères. Lentignac était tellement heureux de lui enseigner quelques astuces, pour lui

permettre de séduire la clientèle dans l'exercice délicat et passionnant de la vente.

De son côté, elle s'empressa de changer le look de la vitrine et de baptiser son magasin « Antiquités - Brocante ».

Au mois de juillet suivant, de retour au pays, toutes les commères se trouvèrent d'accord.

– Dites donc, la petite Henriette, c'est plus la même... une vraie demoiselle !

Pour la fête votive, elle revit les amis restés au pays. Ils furent heureux de s'intéresser à elle et faire un brin de causerie avec « la Parisienne ».

- Hé bé ! L'Henriette elle s'est drôlement décoincée, lançaient effrontément quelques jeunes audacieux.

Il est vrai qu'à l'adolescence, là où son éducation religieuse ne l'avait pas beaucoup aidée à s'épanouir, la région parisienne semblait avoir réussi.

– C'est peut-être le moment d'en profiter les gars. Qui c'est qui se dévoue ?

En entendant les rires gras qui accompagnaient ce genre de moqueries, Henriette les prit de haut et passa son chemin, jouant la Parisienne indifférente.

Il n'en fut pas de même lorsqu'elle croisa Antoine, un grand garçon de son âge qui, tout sourire, se précipita vers elle et l'embrassa sans façon sur les deux joues.

– Mais, qui vois-je ? dit Antoine très sûr de lui. Je ne rêve pas ? C'est la belle Henriette de retour au pays.

Henriette était aux anges. Elle retrouvait le seul garçon avec lequel elle avait ébauché un flirt timide, il y a bien longtemps. Elle ne l'avait jamais oublié. Antoine la prit d'autorité par le bras pour faire quelques pas.

– Dis donc, Henriette, l'air de Paris te réussit ! Tu es plus resplendissante que jamais, belle et appétissante... Il faut que tu me racontes ta nouvelle vie. Ça m'intéresse ! Ça m'intéresse !

Submergée par le flot de paroles de ce beau parleur si charmant, Henriette était intimidée et heureuse d'arpenter les rues du village, au bras d'un garçon qu'elle avait toujours trouvé tellement séduisant.

– Alors, tu viens au bal ce soir ?... Tu me réserves la première danse... et les autres aussi, si le cœur t'en dit !

Le tout agrémenté d'un sourire enjôleur devant lequel bien des filles du pays avaient succombé.

– Dis-moi, Antoine... il me semblait que l'année dernière, tu flirtais fort avec Jessica si je ne me trompe pas...

– Bof, tu plaisantes ? Elle est un peu nunuche. J'étais jeune, je batifolais. Erreur de jeunesse, comme on dit. Maintenant, c'est sérieux. J'ai changé.

Henriette, ravie, se contenta d'un léger sourire, comme pour préserver une part de mystère et savourer son nouveau statut.

En entrant dans la salle de bal, il l'attendait. Aussitôt, il l'entraîna dans une valse lente, exécutée tout en douceur.

– Alors, ma belle. Je me suis laissé dire que tu fais dans les antiquités.

– Oh, tu sais, quand on débute sur le tas, comme moi, on commence par la brocante.

– Je trouve ça passionnant. Tu sais, après la troisième au collège, je suis entré en apprentissage. Maintenant, je suis ébéniste, mais je voudrais vraiment aller plus loin dans la connaissance des Arts. En fait, j’ai une passion secrète pour la peinture. Il faudrait que je te montre ce que je fais.

Très sûre d’elle, Henriette se permit de l’encourager. Au cours de la discussion, elle s’enhardit au point de lui promettre des conseils, s’il le désirait. Elle savourait ces moments qui lui permettaient de briller et même, elle le sentait, de séduire ce « vilain garçon » qui, quelques années auparavant, avait été la cause, sans le savoir, de son plus grand chagrin d’amour.

Le reste de la soirée se passa comme dans un rêve pour la fragile Henriette qui, contrairement à son habitude, monopolisait la conversation. Elle parlait, parlait... et ce soir, c’était le séducteur qui buvait ses paroles.

Cette tendre complicité se termina, comme souvent les soirs de fête au pays, par une promenade dans le champ de foire, vaste espace mal éclairé. Antoine prit l’initiative d’embrasser Henriette ; les défenses de la jeune femme cédèrent bien vite. Quand il sentit ce corps tiède s’abandonner, il en profita pour procéder à une exploration délicate qui le rassura. La belle Henriette avait des

rondeurs insoupçonnées et les baisers semblaient lui plaire.

Mais quand le séducteur entendit une petite voix sensuelle, à peine audible, lui murmurer « j'attends ce baiser depuis si longtemps... », il sentit une bouffée de tendresse l'envahir. Cette évocation inattendue, venue du tréfonds de la mémoire, raviva en lui quelques souvenirs.

Ils restèrent un moment silencieux. Antoine, comme pour se faire pardonner, se contenta pour conclure d'un tendre baiser qui les rapprocha bien mieux que les baisers fougueux qui avaient précédé.

Le lendemain, Henriette, comme promis, se rendit dans la maison des parents d'Antoine, famille modeste, mais très bien considérée dans le pays. Son père Célestin Rougerie était cordonnier, comme son père avant lui, et le père de son père... Vous connaissez la chanson. « Gens simples et honnêtes », aimait à le répéter Léon.

– Viens dans mon antre que je te montre mes peintures. Je te préviens. Je suis un débutant, mais l'essentiel, c'est que ça me plaît. Et il me semble que je progresse. Tu vas me dire ce que tu en penses. Sois sincère, tes conseils me seront précieux.

– C'est pas mal du tout, dit Henriette qui avait saisi un des nombreux paysages qui ornaient les murs. Est-ce que tu prends des cours ?

– Ben non, tu sais, il n'y a pas de profs par ici. Mais, en fait, voilà comment je m'y prends. Je choisis une image

d'un tableau dans un livre en couleurs et je m'applique à le copier de la manière la plus fidèle possible. Tu ne peux pas savoir comme c'est passionnant de découvrir les détails et de s'acharner à les reproduire. Au fur et à mesure, je m'aguerris au mélange des couleurs, à la recherche des textures, au rendu des ombres, des perspectives... que de choses à apprendre, à sentir, à ressentir, un monde quoi.

– J'aime ton côté passionné. Je ne l'aurais jamais soupçonné chez toi auparavant...

– Et encore, tu ne connais pas tout, dit-il en l'embrassant.

Le reste des vacances fut pour Henriette un enchantement : baignades dans l'étang voisin d'Arnac, aménagé avec du sable sur les berges comme une vraie plage, soirées entre jeunes, et surtout, les promenades au clair de lune où Henriette, très loquace, se sentait comme une initiatrice pour Antoine, avide de progresser et faire des projets d'avenir. Pour lui, cette branche artistique lui apparaissait être comme la voie où il pourrait s'épanouir et s'éloigner du cercle étroit des petits artisans locaux qu'il avait fréquentés jusque-là.

Avant de se quitter, Henriette voulut bien marquer qu'il ne s'agissait pas pour elle d'un amour de vacances vite oublié. Elle lui fit cadeau d'un livre auquel elle tenait, « Le guide de la brocante ».

– C’est un livre qui m’a été offert par mon associé et que je connais par cœur, à force de l’avoir consulté. Comme ça, je resterai près de toi.

Antoine la remercia d’un tendre baiser et promit de lui écrire pour la tenir au courant de ses découvertes. Et il tint parole. Leurs échanges épistolaires leur permirent de se découvrir une profonde complicité et une volonté partagée d’évoluer dans une branche qui les passionnait autant l’un que l’autre.

À Noël, l’enthousiasme était intact. À Pâques, on parla mariage.

– C’est une affaire qui se présente bien, affirma Léon, mais si tu permets, ma petite Henriette, comme on dit chez nous, « il n’y a pas de bon mariage sans un contrat solide ».

Le contrat, préparé par maître Valette de Saint-Flour, prévoyait le régime matrimonial de la séparation de biens. Pour tout bon Auvergnat, la préservation du patrimoine de chacun, c’est sacré ! Maître Valette était un homme prévoyant qui avait conseillé à Léon ce type de contrat, compte tenu la différence existante entre les deux familles. Les deux fiancés signèrent le document, ravis de voir se concrétiser leur projet d’union.

Au mois d’août suivant, ce fut la fête au village pour le mariage qui unissait ces deux beaux enfants du pays. À la sortie de l’église, les jeunes mariés s’en allèrent en

musique, à travers les rues, jusqu'à « l'Hôtel du Champ de foire » pour un apéritif en terrasse entourés des amis, des connaissances et autres relations proches ou lointaines.

Les bouchons de champagne sautaient allègrement. Léon jubilait, il mariait sa fille unique et se complaisait à afficher aux yeux de tous sa réussite parisienne.

Dissimulée derrière un arbre, Jessica, la frêle jeune fille délaissée par le bel Antoine, se contenta de suivre de loin les festivités. Durant la longue nuit d'insomnie qui suivit, elle ne put s'empêcher d'imaginer ce que pouvait être une nuit de noces dans les bras d'Antoine. Ainsi va la vie...

À l'issue du repas, en regardant les jeunes lancés dans un rock endiablé, Léon, que la boisson rendait nostalgique, se prit à évoquer leur propre mariage avec Ernestine, quand on réunissait tout le monde à La Bachellerie et qu'on dansait la bourrée au son des cabrettes...

– C'est la guerre qui a tout changé. Il nous faut suivre le mouvement, dit Léon très sûr de lui.

– Je suis contente que tu aies pris la bonne décision, en abandonnant la ferme, pour tenter notre chance en région parisienne. Je pense à Henriette et Antoine. Eux, ils vont y trouver naturellement leur place, j'en suis sûre, ajouta Ernestine, en se laissant aller sur l'épaule de son cher mari.

En fait de voyages de noces, les deux époux profitant de la voiture que Léon avait généreusement mise à leur disposition remontèrent à Paris par le chemin des écoliers, prenant un grand plaisir à visiter les boutiques de tous les brocanteurs rencontrés en chemin.

À cette occasion, Henriette put mesurer avec plaisir qu'Antoine « avait chopé le virus », comme aimait à le répéter Lentignac. Son savoir était livresque, mais Henriette était la seule à s'en rendre compte, tant il avait d'habileté pour discuter avec les professionnels chevronnés.

– Mon amour, tu m'éblouis.

– Oh, c'est simple, je suis heureux. Je vis un merveilleux voyage de noces. Et puis, en m'éloignant de mon milieu rétréci, j'ai l'impression de renaître.

– Je suis sûre que tu vas t'entendre à merveille avec Lentignac qui m'a promis de rester à nos côtés, aussi longtemps que l'on voudrait.

– J'aimerais surtout qu'il m'apprenne les ficelles à connaître et les pièges à éviter pour réussir de bons achats. Je suis convaincu qu'au jeu de la vente, tu es la plus forte.

– Tu es gentil et en plus, je pense que cette division du travail sera très enrichissante.

– Tu sais, j'ai toujours trouvé cette expression « lune de miel » un peu bête et je me demandais à quoi ça ressemblait. Maintenant, je sais. C'est merveilleux.

Son épouse émue eut la meilleure des réponses, un baiser, un vrai baiser.

Henriette, les jours suivants, constata avec bonheur qu'Antoine et Lentignac étaient faits pour s'entendre. Rien ne la réjouissait plus que d'assister aux conseils de Lentignac, expliquant à Antoine, les subtilités de l'achat chez les particuliers.

– D'abord, d'entrée, tu repères les meilleures pièces, mais tu ne dis rien. J'ajouterais même, que tu fais diversion, en examinant attentivement les pièces moins intéressantes. Inévitablement, tu verras le vendeur te parler des pièces les plus belles que tu examineras en silence avec une moue dubitative du genre « le Louis Philippe, il y en a tellement sur le marché... » L'idéal, quand tu fais le prix global, c'est de négliger la fameuse commode Louis Philipe, où tu as repéré un petit défaut sans importance, sur lequel tu insistes. À la fin, pour lui faire plaisir, tu lui fais croire que tu cèdes et que tu veux bien l'inclure dans le lot, dont tu as déjà fait le prix.

– Mais c'est de l'arnaque ! s'écria Henriette outrée.

– Mais non, Henriette, rigola Lentignac. C'est un jeu et dans un jeu, tu le sais bien, il y en a toujours un qui gagne et l'autre qui perd.

– Je ne savais pas que le commerce était un jeu où tous les coups étaient permis.

– Je crois que tu te fais des illusions. Tu es trop naïve, ma gentille Henriette, dit Antoine qui lui, de son côté, avait tout compris.

– Il a raison ton mari, Henriette. Le monde d'aujourd'hui s'accommode du mensonge pourvu que ce soit « un mensonge de finesse », comme on dit chez nous, dans le Midi.

Antoine était comblé. Il sentait qu'avec Lentignac ils allaient bien s'entendre. Nous serons comme deux larrons en foire, pensa-t-il. Et pour sûr, ça me plaît.

Henriette était heureuse. Son nouveau statut d'épouse lui faisait oublier les moqueries qui accompagnaient, il y a peu, « l'enfant de Marie », la coincée du village. Son mari avait de l'expérience, ce qui avait facilité les choses. Cela dit, le plus important pour elle en ce moment, c'était sa boutique dans laquelle elle s'épanouissait.

Elle répertoriait méthodiquement chaque pièce de son stock avec des fiches qui lui permettaient d'en parler en professionnelle. Son travail consciencieux et méthodique contribua très rapidement à élargir sa clientèle qui avait envie d'acheter en confiance.

Antoine et Lentignac lui avaient laissé bien volontiers la bonne marche du magasin, occupés qu'ils étaient à courir la campagne pour vider des greniers ou débarrasser quelques héritiers des vieilleries accumulées par les parents décédés.

Elle appréciait tout particulièrement ces moments où les deux hommes, de retour de leurs expéditions déchargeaient le camion dans le hangar. Elle aimait découvrir tout cet amas hétéroclite et confronter son avis avec